

## LA POLARITE ENTRE ART ET ARGUMENT

**RAFAEL LOPES AZIZE**

*Département de Philosophie  
Université Federale de Bahia  
Salvador, BA, Brésil  
rafaelazize@gmail.com*

**Sommaire :** Les discours artistique et argumentatif sont généralement placés dans des champs opposés, de telle façon que maximiser l'un revient à minimiser l'autre. Et cela plus encore si nous restreignons ces concepts à la poésie et à la logique. Un fond de dogmatisme plane au-dessus de la coutume de ce contraste, en raison d'exagérations dans la détermination de l'extension de ces concepts - exagérations qui ne font probablement pas justice aux usages que nous en faisons. Il faudrait pénétrer plus avant dans ce que Wittgenstein aimait à appeler les rituels d'une forme de vie, dans lesquels s'insèrent les *pratiques* de la logique et de la poésie, et dont il faudrait donner une description plus riche et subtile pour rendre justice au contraste suggéré, si nous voulons bien être plus prudents avec notre polarisation. Ne proposant pas une description de ces usages, le texte est pourtant un appel à cette prudence : une vertu méthodologique.

**Mots-clefs:** Argument, Rhétorique, Narratologie, Wittgenstein, Theorie de la littérature, Esthétique.

## THE POLARITY BETWEEN ART AND ARGUMENT

**Abstract :** Artistic and argumentative discourses are usually placed opposite to each other, in such a way that to maximize the one is to minimize the other. Even more so if we restrict the relevant concepts to those of poetry and logic. A background of dogmatism surrounds the habit of this contrast, overdetermining the extension of these concepts – an exaggeration that might fail to do justice to the uses we make of them. We'd have to go deeper within what Wittgenstein liked to call rituals of a form of life, in which the *practices* of poetry and logic are to be found. Only by describing these uses more perspicuously and subtly might we do justice to the suggested contrast, if

prudence should preside over our polarity. This paper, being no such description, is, however, a plea to this prudence : a methodological virtue.

**Key-words:** Argument, Rhetoric, Narratology, Wittgenstein, Theory of Literature, Aesthetics.

Il s'agit d'essayer des pas dans un chemin aboutissant dans une esthétique d'inspiration wittgensteinienne, aussi bien que dans l'application de l'esprit de la « nouvelle méthode » du Wittgenstein tardif et quelques uns de ses concepts à des problèmes d'esthétique philosophique contemporaine. Le parcours plus large envisagé, en fait, une croisée entre philosophie du langage, de l'anthropologie et de l'esthétique. Ici on ne proposera pourtant guère d'arguments denses et méticuleusement développés, mais simplement l'ébauche d'une polarisation dont on a souvent fait un usage dogmatique en philosophie et en théorie de la littérature. Cet usage dogmatique faisant obstacle au chemin ultérieur mentionné, on fera bien d'en esquisser quelques traits.

Les discours artistique et argumentatif sont généralement placés dans des champs opposés, de telle façon que maximiser l'un revient à minimiser l'autre. Et cela plus encore si nous restreignons ces concepts à la poésie et à la logique. Un fond de dogmatisme plane au-dessus de la coutume de ce contraste, en raison d'exagérations dans la détermination de l'extension de ces concepts - exagérations qui ne font probablement pas justice aux usages que nous en faisons. Entendons-nous : par argumentatif, nous tiendrons simplement le discours qui avance par le moyen d'un jeu de raisons et contre-raisons, selon le mode de composition de la dialectique classique ou d'explicitations de formes inférentielles, par contraste avec le discours qui avance par le moyen d'effets de figures de langage ou de paraboles narratives, etc. Et nous ne distinguerons même pas de manière consistante littérature en général de poésie en particulier. Or, exagérations à part, il ne s'agit pas de modalités discursives pouvant être contrastées de manière à ce que le corpus de la première exclue le corpus de la seconde. Il semble bien plus raisonnable de dire qu'il s'agit d'usages du langage dont les objectifs s'imbriquent dans certains contextes.

Un regard diachronique nous encourage à penser ainsi. Il n'était pas rare, par exemple, parmi les poètes du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'écrire de longs poèmes

pour présenter des thèses – ou, en tout état de cause, éclaircir des opinions, contraster des possibilités interprétatives *selon leur raisonnabilité*, etc. Poèmes dans quel sens ? Disons-le de manière ouvertement vague et provisoire : des phrases graphiquement particulières, ou vers, allitérations et métriques contrôlées pour engendrer certains effets de rythme, en prenant en compte, de manière forte, des évocations imagées, etc. Rappelons-nous d'Alexander Pope dans *Essay on Man*, de 1734, où l'on peut lire un sommaire des arguments soutenant l'optimisme épistémique et civilisateur de la vision du monde de l'Illuminisme. Les exemples ne manquent pas – et, bien sûr, pour nous rapprocher de notre espace et temps, ils pourraient inclure Fernando Pessoa, João Cabral, José Luis Borges ; sans parler d'autres exemples de l'Antiquité et du Moyen-Âge, qui pourraient, dans cet espace, paraître moins persuasifs car moins surprenants.

Certes, le discours poétique ne saurait être comparé à la rigueur philosophique – dira-t-on. Cela voilerait le fait qu'il y a eu une mutation importante dans les conventions relatives au mode de présentation des discours argumentatifs, surtout au XX<sup>e</sup> siècle. De reste, rien n'empêche que la direction de cette mutation amorce un nouveau demi-tour ; l'histoire, en fin de compte, n'avance pas inexorablement dans la même direction (*pace* Hegel). Il est même possible apercevoir dès maintenant des mouvements engendrant de tels changements de direction, y compris dans la théorie de la littérature et dans le métadiscours de poètes contemporains – les uns jugeant que la poésie doit pencher plus vers la présentation de thèses, d'arguments ou même de petites récits *illustrant des arguments*, les autres proposant une poétique plus dans le style symboliste, évocateur. D'aucuns expriment cela en contrastant des écoles différentes issues, respectivement, de chacun des deux plus grands poètes brésiliens du siècle passé, João Cabral de Mello Neto et Carlos Drummond de Andrade. Un exemple assez vocal du premier genre de poètes (disons, argumentatif) est le traducteur brésilien de Thomas Pynchon et Don DeLillo, Paulo Henriques Britto ; Rappelons son *Trovar Claro* (S. Paulo: Cia. das Letras, 1999) dont le titre n'est pas casuel.

Nous sommes loin, par ailleurs, de l'idée romantique de ce que la poésie est une espèce d'inspecteur de la logique qui désigne ses limitations et ambitions délirantes. Il n'est pas absurde de voir dans le « mythe de la signification poétique » dont parle Jean-Pierre Cometti le contrepoint, en défense de la poésie, de l'accusation classique d'irrationalisme faite au mode poétique de composition de la pensée. Cela reviendrait à dire qu'il existerait une

dimension de la signification (« poétique ») ne pouvant être proprement exprimée qu'au moyen de la poésie, ou, plus amplement, de la littérature, et une autre dimension de la signification (peu importe ici si nous pensons à des contenus propositionnels ou à l'idée même d'inférence) à peine exprimée proprement au moyen du discours dit argumentatif.

Une troisième voie pour ce contraste exagéré pourrait insinuer une profession de foi relativiste, faisant fi de la subtilité avec laquelle il est prudent de progresser sur ce terrain. Il est prophylactique de visiter la tradition structuraliste en philosophie du langage et théorie de la littérature ; en fin de compte, tout ne s'équivaut pas dans les fonctions du langage. Mais quelle est la portée du pouvoir éclairant des différenciations en matière de fonctions du langage ? Leurs fonctions diverses seraient-elles ce qui différencie, par exemple, la poésie de la logique ? Nous pourrions nous habituer à ne considérer comme des arguments valables (c'est-à-dire ayant des formes indiquant un nécessaire parcours de valeurs) que ceux qui, outre leur validité telle nous la comprenons de nos jours, évoquent des images plastiques ou certaines émotions caractéristiques ; par ailleurs, nous pourrions nous habituer à n'appeler contes que ces récits structurés autour de charpentes argumentatives réductibles, p. ex., à des schémas de formes générales valables (*modus ponens*, etc.), mais qui, sous cette forme réduite, seraient considérés comme moins acceptables, voire illisibles. Autrement dit, littérature et discours argumentatif sont différents, quoique non incommensurables, en raison du rôle que, de nos jours, ces deux manières de parler (ou de penser, si l'on préfère) jouent dans nos vies. Il s'agit de conventions, mais que nous prenons avec conviction parce qu'elles font partie d'habitudes enracinées, et dont le contexte d'éléments pertinents pour leur description correcte embrasse des régions plus amples, nuancées et subtiles que celles que philosophes et théoriciens de la littérature sont normalement prêts à reconnaître.

N'y aurait-il pas, dans certaines défenses de l'un ou de l'autre de ces modes du discours, une dé-raison fondée à peine sur des dogmatismes et des préjugés, ou, comme le suggère Wittgenstein, justement, sur un manque de vision suffisamment panoramique des usages régulateurs de ces concepts ?

Quand on cherche à déterminer ce qui distingue les discours poétique et littéraire des discours argumentatifs, une des prémisses usuelles est que la poésie (ou la littérature en général) est un discours qui ne présente pas de raisons pour dire les choses qu'il dit, soutenu par des effets de style,

métaphoriques, narratifs, etc. Cela se doit peut-être au succès des justifications romantiques de la littérature en Occident, encore à l'œuvre. Certes, les textes philosophiques, oeuvrent par le moyen d'instruments de composition divers de ceux des textes littéraires en général. Mais on n'y trouvera pas ses traits distinctifs plus profonds – au-delà du fait que les conventions compositionnelles changent de génération en génération. La différenciation cruciale, répétons-le, sera celle du rôle que vers et formalisations d'arguments jouent dans nos vies. Nous avons coutume de chercher dans des discours versifiés, ou imagétiques, ou narratifs, des choses différentes de celles que nous cherchons dans discours où on donne forme à des arguments de manière plus directe. D'où la diversité des *problèmes* dont les textes philosophiques et littéraires ont traité. Pourtant il n'y a rien dans la forme (au sens strictement linguistique) de ces discours qui, en tant que tel, oblige qu'il en soit ainsi. Cela revient à dire, par exemple, que la poésie, quand elle le veut, peut aussi être rigoureuse. Les critères définissant ce type de rigueur pourront néanmoins être différents des critères de rigueur présidant à la préparation d'un texte philosophique. De reste, poésie et philosophie peuvent également pécher par excès de flou – et le faire indépendamment de sa plus grande proximité de formes argumentatives, dans un cas, et de son éloignement de ces mêmes formes dans l'autre.

Aux fins d'argument, élargissons le cadre d'incidence du dogmatisme examiné ici à l'art en général et en particulier aux cas où sa négation est plus difficile – comme, par exemple, la peinture non figurative du vingtième siècle. Or, à la limite, un certain préjugé philosophique contre les discours artistiques ignore totalement le fait que « les œuvres d'art portent toujours sur quelque chose et ont donc un contenu ou une signification » (A. C. Danto, *Arte e significação*, p. 580). Danto insiste justement sur ces exemples les plus difficiles, comme il convient à l'honnêteté intellectuelle : « La peinture toute blanche de Robert Rauschenberg portait sur les ombres et les changements de lumière qui, de manière transitoire, s'inscrivent sur sa toile et, en ce sens, sur le monde réel. » (ib.) Mais revenons aux discours linguistiques : si romans et poèmes ne veulent pas évoquer des significations sujettes à des paraphrases ou débats, pour lesquelles des raisons sont offertes, de quoi parlent-ils ? Ce sont des textes écrits pour circuler publiquement ; de reste, ils sont déjà nés dans ce but – si nous prenons au sérieux les arguments sur le langage privé de Wittgenstein (ce que nous faisons dans ce texte). Un pas de plus, peut-être téméraire et que nous

ne franchirons pas parce qu'il nous conduirait trop loin dans une direction spécifique qui n'est pas la nôtre, consisterait à dire que même romans et poèmes sont des styles d'élaboration de la pensée pouvant viser à l'obtention de connaissance. Or, il convient de rappeler que ce pas a été franchi dans l'histoire de la pensée littéraire, dans son contexte le moins probable, à savoir, au sein des discussions que la tradition dit décadentistes ou esthéticistes, de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous surprenons dans l'art d'un Flaubert, d'un Gautier ou d'un Oscar Wilde des thèses assez objectives à propos de débats publics, et il est parfaitement possible avoir des positions *basées* sur des textes littéraires de ces auteurs.

Des esprits enclins au pragmatisme diront que le poète Alexander Pope, déjà cité, n'a pas une réputation de philosophe. Non parce qu'il n'ait pas écrit des poèmes comportant des arguments, mais parce qu'il a écrit des textes dont le style et ensemble de recours rhétoriques nous n'acceptons pas comme convenant à des textes philosophiques. On ne dit rien ici (même si nous pourrions le faire) du fait que cela soit ou non approprié. Comme il s'agit de poètes de la période illuministe, écoutons deux strophes de James Pye (1783) :

The sable African no culture boasts,  
 Fierce as his sun, and ruthless as his coasts;  
 And where the immeasurable forests spread  
 Beyond the extent of Ocean's Western bed,  
 Unsocial, uninform'd, the tawney race  
 Range the drear wild, and urge the incessant chace.  
 (...)  
 May Europe's race the generous toil pursue,  
 And Truth's broad mirror spread to every view;  
 Awake to Reason's voice the savage mind,  
 Check Error's force, and civilize mankind (...)  
 No more with arms the trembling tribes destroy,  
 But soft Persuasion's gentler powers employ,  
 Till, from her throne barbarian Rudeness hurl'd,  
 Refinement spread her Empire o'er the world.

Voilà une justification rationnelle du colonialisme, mais de nature libérale, anti-polygénétique (soit contraire à la thèse de ce que les « races » sont en réalité des espèces différentes, idée dont beaucoup étaient persuadés au

XIX<sup>e</sup> siècle). Il comprend une série de prémisses bien établies (lesquelles, d'ailleurs, nous aurions du mal à accepter, ne serait-ce que parce que nous ne travaillons pas avec le même sens du mot culture). Ce poème complet – *The Progress of Mankind* – pourrait faire partie d'un module sur l'éthique ou la philosophie politique d'un cours de philosophie et y jouer un rôle approprié, si le style de la philosophie de notre époque avait été autre. Encore une fois, nous ne disons rien, ici, de la valeur de ce style. Voyons un commentaire contemporain sur ce poème :

Le concept de culture s'est développé comme partie de l'accent mis par l'Illuminisme sur l'éducation comme inculturation : cette position radicalement égalitaire, dont les origines remontent pour le moins à Locke et qui est devenue la base d'une bonne partie de la pensée libérale du XX<sup>e</sup> siècle, sous-tend la défense illuministe de l'égalité fondamentale de tous les hommes et femmes. Selon cette idée, si une égalité effective n'existe pas dans le présent, la possibilité de l'inculturation signifie que chacun est au moins potentiellement égal à tous les autres. (Robert Young, *Colonial Desire*, 1995)

Nous venons de lire un commentaire sur un poème. Si nous ne le savions pas, nous penserions qu'il s'agit d'un commentaire sur un philosophe. Robert Young essaie, pendant encore environ dix pages, de nous convaincre que Pye a tort et que ce qu'il dit dans son poème mérite d'être rejeté. Rien n'est dit sur le succès du poème de Pye sur le plan imagétique ou rhétorique, ou qu'il évoque d'une façon efficace tel ou tel état d'âme ou émotion. Que dire de la rigueur avec laquelle le poème a suscité ce jeu de contre-raisons ?

L'on pourrait insister sur le fait que les textes philosophiques et poétiques sont écrits avec des préoccupations différentes. En général, ce type de chemin suggère que la littérature multiplie intentionnellement des ambiguïtés sémantiques, pour ouvrir les textes et accueillir un certain mystère ou jeu possible de motivations et d'expressivité, voir un certain sol embryonnaire du sens linguistique per se – le magma de la langue, la palette des muses. Et que ces philosophes articulant leurs arguments dans un discours truffé d'images expressives, de subtilités attitudinales et de sentiments, etc., composent mal la philosophie. Cela se ferait, dit-on alors, au détriment de la rigueur. Or, de fait, nous aurions du mal à imaginer un Kripke en vers, possibilité peut-être risible (est-il significatif que cela le soit moins avec un Sartre ?). Ce n'est pas le point

ici. Ce qui nous intéresse, c'est que tout cela n'est pas inconcevable ; et pas même pour ce qui est de la rigueur – considérations d'économie de moyens mises à part. Pour imaginer une conférence philosophique en vers, avec une métrique et des allitérations contrôlées, il nous faudrait stipuler un autre monde, tellement ce serait étranger à notre goût et à notre attachement présent à la concision dans ces situations discursives où il nous intéresse de nous concentrer, le plus strictement possible, sur l'argumentation et la contre-argumentation pour ce qui est de ses formes valides. Malgré tout, nous disons qu'un poème est un poème non pas parce qu'il est particulièrement ambigu (les poèmes trop ambigus étant, de reste, peu palatables à notre goût) et nous disons d'un texte qu'il est philosophique non pas parce qu'il a une structure argumentative particulièrement rigoureuse et contrôlée, mais en raison de l'esprit avec lequel nous les recevons, à notre disposition pour réagir d'une certaine manière face à ces compositions discursives. Il est vrai que dire cela revient à ne pas dire grand-chose. Cependant, cela peut être prophylactique par rapport au dogmatisme d'une certaine image philosophique autour de la pensée exprimé en raisonnements.

À ce stade, un esprit habitué au dogmatisme désigné ci-dessus se persuadera peut-être à dire : « oui, d'accord, il est possible, de-ci de-là, d'exposer des idées philosophiques en vers, c'est-à-dire, en des frases avec une métrique et des allitérations contrôlées, etc. – mais cela n'est pas désirable ». S'il s'exprimait ainsi, il nous aurait déjà concédé notre point.

Nous avons commencé ce parcours en mentionnant des exagérations, des abus dans l'extension de nos concepts. Il convient de signaler qu'ils existent dans les deux directions.

Chez de nombreux philosophes enchantés par les instruments de la logique brillamment renouvelée par Frege et Russell au tournant du XXe siècle – en particulier avec la notion de fonction, importée des mathématiques – nous sentons la présence d'une gêne, dès que nous leur désignons certaines limites de notre compréhension rigoureuse de concepts aussi primaires que validité et inférence. Les efforts renouvelés de la logique dite informelle, dans des décennies plus récentes (Toulmin, Walton et autres), attirent justement l'attention sur le fait que, à la limite, nous ne contrôlons pas aussi précisément que nous l'aimerions les critères nous conduisant à identifier une forme argumentative comme valide, ou même à identifier dans un ensemble donné de propositions la présence d'une relation inférentielle, de la même manière que les

mathématiciens, par exemple, contrôlent l'application de leurs concepts opératoires. Des professeurs de cours d'initiation à la logique, s'ils donnent la parole aux usages de ses interlocuteurs, ne tardent pas à le découvrir. Nous avons affaire, là, à une différence de degré. Nous pouvons rendre ces concepts moins intuitifs, avec une extension plus précisément dessinée, mais, à la limite, le test d'un argument persuasif est... sa persuasion, dans un cadre pragmatique. Tout aussi comme le test de la grammaticalité est l'acceptation de structures (syntagmatiques, etc.) dans l'espace intersubjectif.

Alors, vers où nous tourner ? Il se trouve qu'en reconnaissant, par ailleurs, des limites de la précision du domaine où la logique est appelée à arbitrer des décisions d'acceptabilité de certains discours – disons : les formes valides d'arguments elles-mêmes –, s'offre la tentation d'une autre exagération, que nous avons retracée et qui n'est pas sans rappeler la vieille opposition entre la philosophie et la rhétorique : une certaine valorisation du discours littéraire comme larvaire, séminal, la langue vivante par excellence. Sur ce chemin, la littérature est prise comme le discours capable d'évoquer ou même d'articuler certaines vérités profondes qu'aucun autre discours ne parvient à évoquer. La tradition romantique y a ajouté la notion d'authenticité, dans un registre psychologique. En tout état de cause, il s'agirait de la région du langage où la langue quotidienne doit aller re-vitaliser ses significations fossilisées, creusant le trésor de son propre sol — et ce serait elle qui donnerait à voir ce sol sur lequel tout l'édifice de la signification linguistique se fonderait finalement. Or, Oswald Hanfling demande aux romantiques si le langage de la poésie n'a pas possiblement sa contrepartie dans la poésie du langage (nous dirons : dans toutes ses manifestations). Il l'a.

Nous sommes proches d'une idée déjà mentionnée, formulée par Jean-Pierre Cometti (un des traducteurs français de Wittgenstein), le « mythe de la signification poétique » : l'idée qu'il y aurait une dimension de la signification, la poétique, ne se laissant proprement exprimer que par le moyen de la littérature. Au-delà de la supposition de l'existence d'une « entité mentale à laquelle l'on suppose que les expressions du langage doivent la signification que nous leur donnons » (le mentalisme autour de la signification), il y aurait un autre « mythe de la signification, plus raffiné ». Le présumé majeur de ce second mythe de la signification consisterait

à admettre l'existence d'une *double signification*. Selon ce principe, il y aurait, à côté de la signification ordinaire autour de laquelle s'organisent le langage et les activités centrées sur la communication, une autre dimension du signifié (*sens*), ou, plus exactement, une *autre* signification, marquant la sphère d'appartenance des arts, de la création et de la contemplation esthétique. (...) Ce second « mythe de la signification » trouve un appui important dans l'idée d'un « langage poétique » – voire dans celle d'une « essence poétique du langage ». (J.-P. Cometti, *La maison de Wittgenstein*, p. 208-9)

Pour Cometti, le romantisme serait un exemple particulièrement instructif des théories de l'art qui, « en dissociant exagérément les sources des conditions du langage et de la vie ordinaires » (ib. p. 231), participent à l'illusion d'affronter des objets dotés de propriétés expressives occultes au moyen desquelles nous nous soustrayons aux limites du langage (au sens que Wittgenstein donne à ces limites, où s'exprime une forme de vie et sa « mythologie » de base), donnant accès, selon cette conception, à une expérience, justement, hors du commun – dans un sens examiné par Wittgenstein comme conduisant à des illusions métaphysiques sur le pouvoir expressif du langage.

Vers où se tourner ? – demandions-nous il y a peu. Une possibilité serait de dire qu'il faut reculer et rendre à César ce qui lui appartient : le champ de la validité à l'argumentation et le plaisir esthétique, l'évocation d'émotions, etc., à la littérature. Un des problèmes de ce mouvement est que, pour beaucoup d'entre nous, les *Méditations métaphysiques* nous donnent un immense plaisir esthétique ; Aristote nous aide immensément à évoquer et examiner la structuration de nos émotions, etc. Par ailleurs, il convient encore de mentionner que le contrôle argumentatif selon les préceptes des manuels de logique n'est pas l'apanage de textes que nous qualifions de philosophiques – pour des raisons extrapolant ce que nous avons appelé ici « le rôle que jouent ces genres de textes dans nos vies ».

Expliquons-nous. L'on peut présenter des arguments valides de multiples manières. Dostoïevski en a présenté de bons sous la forme de récits, Oscar Wilde sous la forme de textes en prose, tous quasi-théâtraux. Tous les romans, poèmes en prose, etc., le font-ils ? Non – parce que tous les textes, indépendamment de leur style, ne s'intéressent pas forcément à présenter des arguments. Mais nous considérons comme philosophiques des textes ne

présentant pas d'arguments. (Le fait que, pour cette raison, il s'agisse de mauvaise philosophie est une autre question, que nous n'examinerons pas ici.) Nous dirons donc que ce qui différencie la littérature de la philosophie ne sont pas leurs fonctions, car un texte philosophique et un texte littéraire peuvent avoir un certain nombre de fonctions en commun. Peut-être pas toutes – mais cela relève d'autres aspects de leur identité. Il serait plus difficile pour un texte philosophique de présenter une qualité que la narratologie appelle le *character development* – la construction lente et crédible d'un personnage ayant une épaisseur psychologique et ses circonstances (mais serait-il prudent de nier la présence de personnages en philosophie, dans un certain sens, bien au-delà des nombreux dialogues et nouvelles philosophiques du XVIIIe siècle – le sceptique, l'idéaliste, le béhavioriste contemporain –, et qui s'engagent mutuellement dans des espaces de polyphonie où se réédite de nos jours le dialogue philosophique classique ?). Le *character development* occuperait beaucoup d'espace, ce que nous ne souhaitons pas si nous qualifions de philosophiques des textes se concentrant plus économiquement sur une explicitation des formes d'arguments. Il est difficile pour un poème de comporter le type de raréfaction vocabulaire exigée par un texte où se condense une série très nombreuse d'arguments reliés. Pourquoi ? Parce que nous qualifions de poèmes des textes qui, quoiqu'ils puissent contenir des arguments rigoureux, ne se concentrent pas que sur cela, sous peine de tomber hors de notre notion de poème (et son rôle). Des listes d'attributs contrastifs nécessaires et suffisants, et la notion même de fonction, semblent des moyens pauvres pour refléter ce qui est en cause – de la même manière que les règles d'un jeu (p. ex. un manuel d'échecs) semblent pauvres pour rendre compte du rôle que les jeux jouent dans nos vies (pensons : comment enseigner à un étranger ce que nous appelons jouer un jeu ?). Il faudrait pénétrer plus avant dans ce que Wittgenstein aimait à appeler, en une certaine période de son parcours philosophique, les rituels d'une forme de vie – les rituels où s'insèrent, entre autres, les pratiques de la logique et de la poésie. Voilà une investigation qui nous conduirait beaucoup plus loin, certainement dans une croisée de rubriques, régions disciplinaires et, même, de disciplines.

Disons donc seulement que si une littérature ou même l'art en général peut être philosophique (peut présenter des arguments et même des arguments valides), alors des textes littéraires et des œuvres d'art peuvent avoir des fonctions semblables aux textes philosophiques – affirmation qui n'apporte,

notons-le, aucun changement spécieux au sens usuel de ces termes. L'inverse est également vrai, comme nous l'avons vu : nous avons trouvé dans la philosophie des effets que nous avons coutume d'associer au discours littéraire, poétique ou artistique, densément mobilisés, intentionnellement, contenus dans la manière même de composition du texte philosophique et qui aident dans certains objectifs philosophiques.

Peut-être que nous devrions redevenir plus prudents envers notre polarisation.

## Références

- COMETTI, J.-P. (1998). *La maison de Wittgenstein*. Paris: PUF.
- DANTO, Arthur C. Arte e significado. (2008). In: GUINSBURG, J. e BARBOSA, A. M. (Orgs.) *O pós-modernismo*. São Paulo: Perspectiva.
- MORENO, Arley. (2011). *Bild: From Satz to Begriff*. In: *Image and Imaging in Philosophy, Science and the Arts*, v.1, edited by Richard Heinrich, Elisabeth Nemeth, Wolfram Pichler and David Wagner. Frankfurt: Ontos, pp. 73-108.
- WITTGENSTEIN, L. (2009). *Philosophische Untersuchungen / Philosophical Investigations*. 4<sup>e</sup>. ed. rev. Tr. G.E.M. Anscombe, P.M.S. Hacker et J. Schulte. Wiley-Blackwell.
- \_\_\_\_\_. (1993). *Bemerkungen über Frazers Golden Bough / Remarks on Frazer's Golden Bough* Tr. John Beversluis. In: KLAGGE, J. e NORDMANN, A. (Eds.) *Ludwig Wittgenstein: Philosophical Occasions, 1912-1951*. Indiannapolis: Hackett. p.115-155.
- \_\_\_\_\_. *Lectures and Conversatins on Aesthetics, Psychology and Religious Belief*. Compiled from notes taken by Yorick Smythies, Rush Rhees and James Taylor. Ed. Cyril Barrett. U. of California P., s/d.
- YOUNG, Robert. (2005). *Desejo colonial: hibridismo em teoria, cultura e raça*. Tr. S. Medeiros, D. Amarante e R. L. Azize. São Paulo: Perspectiva.

Arley R. Moreno

**Wittgenstein e seus aspectos**

**Volume 72 – 2015**  
**COLEÇÃO CLE**

# COLEÇÃO CLE

**Editor:** Itala M. Loffredo D'Ottaviano

**Conselho Editorial:** Newton C.A. da Costa (USP) - Itala M. Loffredo D'Ottaviano (UNICAMP) - Fátima R. R. Évora (UNICAMP) - Osmyr Faria Gabbi Jr. (UNICAMP) - Michel O. Ghins (UNIV. LOUVAIN) - Zeljko Loparic (UNICAMP) - Oswaldo Porchat Pereira (USP).

Centro de Lógica, Epistemologia e História da Ciência.  
Cidade Universitária "Zeferino Vaz" - C.P. 6133 - 13083-970 Campinas, SP.  
www.cle.unicamp.br \ publicacoes@cle.unicamp.br

Copyright by Coleção CLE, 2015

ISSN: 0103-3247

Ficha Catalográfica elaborada pela Biblioteca do CLE

Wittgenstein e seus aspectos / Arley R. Moreno  
(org.). – Campinas: UNICAMP, Centro de Lógica,  
Epistemologia e História da Ciência, 2015.  
(Coleção CLE; 72)

ISBN 978-85-86497-25-4

1. Wittgenstein, Ludwig, 1889-1951. 2. Filosofia austríaca.  
I. Moreno, Arley Ramos. II. Série

CDD 19 193

## Índice para catálogo sistemático

1. Filosofia austríaca 193

As opiniões, hipóteses e conclusões ou recomendações expressas neste material são de responsabilidade do(s) autor(es) e não necessariamente refletem a visão da FAPESP.

*Impresso no Brasil*